Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (2018)
Heft: 2207

Buchbesprechung: Martha Stettler : une impressionniste entre Berne et Paris [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

du discours populiste: souverainisme, priorité nationale, méfiance à l'égard de l'étranger – qu'il soit juge, travailleur ou migrant. Quitte à miser sur l'aide internationale pour sauvegarder la viabilité économique et monétaire du pays, comme l'escomptent certains adhérents – provisoires? – à la zone euro.

Les experts s'accordent à identifier les principales causes des divers affaissements de la démocratie: l'internationalisation puis la globalisation des marchés et l'amplification des mouvements migratoires. Ces passages à des échelles continentales puis planétaires inspirent, à l'intérieur des frontières nationales, des sentiments d'impuissance et de perte de souveraineté.

A l'issue de la deuxième guerre mondiale et pendant les Trente Glorieuses, les partis que Ronald Inglehart appelle nationalistes ont presque disparu de l'échiquier électoral. Ils resurgissent dès le milieu des années 80. En 2015, les partis dits *«autoritaires»* réoccupent le terrain avec une moyenne de 12% des suffrages dans les 32 démocraties de référence. Avec des pointes à plus de 25% dans les pays où des formations autoritaires constituent désormais le premier ou le deuxième parti en importance, comme au Danemark, aux Pays-Bas ou en Suisse et, moins surprenant, en Pologne ou en Hongrie.

Incompatibles inégalités

Comprendre une telle évolution comme la résultante d'un changement d'échelle peut se discuter et paraître trop réducteur. En revanche, toutes les études et observations confirment que la gouvernance démocratique est incompatible avec un système comprenant ces fortes inégalités sociales dont les chiffres livrés par Thomas Piketty montrent la progression. Aux Etats-Unis, les dix personnes sur cent disposant des plus hauts revenus gagnent à elles seules la moitié de tous les revenus distribués, dont 90% de la population se partagent inéquitablement l'autre moitié. Les corrections sociales généralement apportées en Europe ne suffisent pas à éviter que le système démocratique ne soit miné par les inégalités croissantes, et ce dans tous les pays.

Si l'on croit que la démocratie est bien le meilleur des systèmes politiques, alors il convient de contribuer à sa viabilité en sachant qu'elle repose aussi sur des réalités non chiffrables, telles des idées, des convictions, des sensibilités. Selon l'historien allemand Egon Flaig, la cohésion sociale, si importante pour renforcer la fragile démocratie, implique un savoir et une morale de l'histoire (*Wissen und Gewissen*) transmis et partagés – autrement dit une culture à laquelle on tienne suffisamment pour vouloir la défendre quelles que soient les circonstances.
Quand l'éphémère et superficielle histoire (re)fabriquée (*fake history*) remplace la connaissance historique, alors s'annonce la disparition de la démocratie vivante.

A la redécouverte d'une néo-impressionniste bernoise

«Martha Stettler. Une impressionniste entre Berne et Paris», Berne, Musée des beaux-arts, jusqu'au 29 juillet 2018

Pierre Jeanneret - 31 mai 2018 - URL: https://www.domainepublic.ch/articles/33252

Qui connaît encore aujourd'hui le nom de Martha Stettler (1870-1945)? Le Musée des beaux-arts de Berne a eu l'excellente idée de nous proposer une rétrospective de son œuvre picturale, la première de cette envergure depuis trente-cinq ans. Et,

manifestement, ses toiles enchantent le public.

Martha Stettler est née dans une famille ouverte aux arts. Son père Eugen, illustre mécène, fut l'architecte qui construisit le musée où a lieu aujourd'hui l'exposition. Elle suivit une formation académique, ce dont témoignent ses dessins et ses premières toiles. On remarquera une belle *Nature morte à la tasse de Nyon* (1891), dans la grande tradition hollandaise. Puis sa palette se fait plus lumineuse.

Dès 1904, et jusqu'à sa mort, Martha Stettler va vivre à Paris. Elle n'oubliera cependant pas ses origines suisses. Elle revient régulièrement dans son pays, où elle peint les Alpes. Ses toiles rendent bien la puissance des glaciers et des rochers. Elle a laissé aussi des vues intéressantes de sa ville natale. Son *Cortège de la Fête de tir*, qui défile sous les drapeaux et banderoles dans la Vieille Ville de Berne, laisse clairement percevoir l'influence de Monet, dans ses représentations du 14-Juillet.

Mais c'est bien à Paris que se déroule l'essentiel de son activité picturale. C'est là aussi qu'elle a donné le meilleur de son œuvre. En 1906, elle emménage avec sa compagne de vie, l'artiste danoise Alice Dannenberg, dans une maison-atelier située à proximité du jardin du Luxembourg. Et celui-ci, avec les Tuileries, sera l'un des thèmes majeurs de son œuvre. Elle y peint des enfants de la bourgeoisie avec leurs gouvernantes en robe à carreaux et bonnet sur la tête. Par là même, elle donne une image de la société française de l'époque, avec ses classes sociales. Elle excelle à représenter sur la toile les petits enfants, notamment les fillettes dans leurs jolies robes blanches. Les visages ne sont guère individualisés, comme si l'artiste voulait montrer non pas des enfants particuliers, mais la quintessence de l'enfance, qui est saisie dans ses activités, par exemple en train de lire ou de jouer. Martha Stettler fait preuve aussi d'une grande maîtrise dans le traitement des plans d'eau, avec leurs reflets.

L'artiste a peint également des scènes d'intérieur, dans une veine qui rappelle un peu Bonnard ou Vuillard, notamment par l'intimisme et la présence de meubles et de tentures. Les enfants y sont à nouveau présents, avec l'accessoire favori de la peintre, une poupée. On peut sentir dans ses toiles une tendresse *«féminine»*, comme celle qui marque l'œuvre de Berthe Morisod… mais aussi de Renoir. On remarquera enfin ses dons de coloriste, en particulier l'éclat des rouges dans ses bouquets et jardins.

Cela dit, Martha Stettler fut aussi une féministe engagée… à une époque où Hodler proférait son diktat: *«Mir wei kener Wyber!»* (Nous ne voulons pas de femme, sous-entendu dans les ateliers de peinture). Au contraire, avec d'autres artistes, femmes et hommes, elle créa en 1904 à Paris l'Académie de la Grande Chaumière, où elle compta notamment parmi ses élèves Alberto Giacometti, Meret Oppenheim et Louise Bourgeois. Cette femme peintre injustement oubliée méritait donc d'être sortie de l'ombre, et cela par une exposition attachante et de qualité.

Signalons en passant une autre exposition, dans le même espace du Musée des beaux-arts de Berne: la deuxième partie de la présentation du sulfureux legs de Hildebrand Gurlitt, largement composé de tableaux achetés à bas prix, sous la contrainte, à des Juifs dans l'Allemagne hitlérienne ou dans les pays occupés, ou tout simplement volés à leurs propriétaires. C'est l'occasion de voir des toiles magnifiques de Lucas Cranach, Pieter Brueghel, Gustave Courbet ou Claude Monet. Mais surtout de prendre connaissance, à travers des panneaux explicatifs, des spoliations nazies (jusqu'au 15 juillet).